

Une communion à l'Hôtel-Dieu

Heinz Weinmann, *Cinéma de l'imaginaire québécois: De La Petite Aurore à Jésus de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essais », 1990, 270 pages.

François Bilodeau

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bilodeau, F. (1990). Compte rendu de [Une communion à l'Hôtel-Dieu / Heinz Weinmann, *Cinéma de l'imaginaire québécois: De La Petite Aurore à Jésus de Montréal*, Montréal, l'Hexagone, collection « Essais », 1990, 270 pages.] *Liberté*, 32(4), 106–111.

FRANÇOIS BILODEAU

UNE COMMUNION À L'HÔTEL-DIEU

Heinz Weinmann, Cinéma de l'imaginaire québécois: De La Petite Aurore à Jésus de Montréal, Montréal, l'Hexagone, collection «Essais», 1990, 270 pages.

Le deuxième livre de Heinz Weinmann s'inscrit dans le prolongement du premier, *Du Canada au Québec*, paru en 1987. Huit succès de la cinématographie québécoise sont ici analysés en fonction des ruptures que suppose «la transmutation, relativement rapide, au cours de laquelle le Canada français se mue (*sic*) en Québec» (p. 12). Or, constate l'auteur dès l'entrée en matière, «le Québec n'a jamais coupé réellement, c'est-à-dire radicalement, ses liens psycho-affectifs avec les différentes instances dont il dépendait politiquement au cours de son histoire (France, Angleterre, Église, le Fédéral). Il n'a fait que les transférer successivement d'une instance à l'autre» (p. 19). De *La Petite Aurore* (1951) aux *Bons débarras* (1980), en passant par *Tit-Coq* (1952) et *Mon oncle Antoine* (1971), tout semble se passer assez bien: le Canadien français devient peu à peu Québécois et apprend à résister au «chant des sirènes du 'roman familial' qui chante (*sic*) des paradis féeriques *ailleurs*, nulle part, *u-topiques*» (p. 105). Toutefois, *Un zoo la nuit* (1987), *Les Portes tournantes* (1988) et *Le Déclin de l'empire américain* (1986) témoignent d'un blocage, d'une régression, d'une hésitation, en raison notamment du «non» référendaire.

Malgré tout, Denys Arcand, dans *Le Déclin*, sonne le glas d'une époque en stigmatisant le narcissisme «d'individus chez qui les liens qui (*sic*) normalement se tissent entre eux et la communauté ont été rompus» (p. 147).

Puis vint *Jésus de Montréal* (1989). Aux yeux de l'auteur ce film amorce un tel renouveau qu'il y consacre le dernier tiers de son livre et réunit rétrospectivement les films précédents sous le titre «Le cinéma québécois d'avant Jésus-Christ». Selon lui, *Jésus de Montréal* «voudrait purger le Québec de l'égoïsme, du narcissisme, de la suffisance ethnocentrique qui y ont tenu le haut du pavé depuis vingt ans, [...] pour que les mains du Québécois de 'souche' et de l'Autre se joignent dans un geste fraternel, symbole du Québec de demain» (p. 255). Et la conclusion de reformuler ce vœu: «C'est précisément dans la mesure où le Québec est capable de changer la méfiance pusillanime face à l'immigrant, face à l'Autre en hospitalité, que l'horizon d'avenir de l'an deux mille cesse de projeter les spectres de son 'Disparaître'» (p. 261).

Plus Heinz Weinmann se rapproche de *Jésus* — donc du présent — plus il se fait éditorialiste. Ainsi, plus que les précédentes, les pages consacrées au dernier film de Denys Arcand sont entrecoupées de jugements sur la société québécoise contemporaine. Les digressions portent sur divers sujets: la popularité des bingos et des loteries («*Mammon* et *Hasard* sont devenus les deux veaux d'or que les Québécois adorent en s'inclinant révérencieusement devant leurs décrets aléatoires», p. 183); le «théâtre de l'illusion» et l'«hypocrisie» des médias et des publicitaires (p. 203-207); l'infantilisme de la critique (p. 211-213); les urgences («des lieux infernaux d'entassement, d'engorgement de la misère humaine, de la confusion quasi 'démoniaque'», p. 220); la justice («La justice comme la médecine à la 'castonguette' au Québec est expéditive», p. 228); le développement socio-économique («Les 'méga-projets' des alumineries [...], l'exploitation massive d'électricité [...] vont de pair avec

l'indigence des investissements dans les ressources humaines», p. 235); la popularité des humoristes («depuis le référendum, le Québec [...] régresse de nouveau à l'âge infantile, puisque ses 'élites', ses 'intellectuels' sont retombés dans le silence. À leur place parlent les 'comiques' qui prolifèrent comme un bouillon de culture dans le Québec de la déprime postréférendaire», p. 260); etc.

Jésus de Montréal sert donc de tremplin à une critique en règle du Québec des années quatre-vingt. Selon Heinz Weinmann, le chaos présent a sa source dans l'oubli. La québécoïté, qui a permis au Québec de «naître», a toutefois un vice caché; basée sur l'exclusion de l'Autre et sur le rejet du passé canadien-français, elle mène droit à la catastrophe. Un nouveau contrat social et le redressement du Québec ne seront donc possibles que si se réalise une union mystique entre l'immigrant et «Un Québec, un Montréal qui se souviennent de leur première vocation, du fondement de la colonie, lorsque Ville-Marie, le premier avatar de Montréal, a été un hôpital, lieu de l'hospitalité même» (p. 254).

Heinz Weinmann invite les Québécois à résister à la pente ethnocentrique et raciste qu'ont notamment empruntée, dit-il, le documentaire *Disparaître*, de Radio-Canada, et *Le Matou* («Ratablavasky, l'immigrant incarnant le Mal, [...] ce 'maudit Anglâs' de Slipskin [...]. L'Autre associé a (*sic*) de la vermine: les nazis ne disaient rien d'autre des Juifs», p. 154-155). Pour montrer que l'immigrant est tenu à distance au Québec, il écrit:

Car on n'entre pas au Québec comme on entre dans d'autres sociétés, chez les nations pleinement constituées. L'immigrant entre par la «grande porte» du Canada et devient finalement Canadien.

Rien de tel au Québec. On ne devient pas Québécois. On naît Québécois ou l'on n'est pas Québécois. Au plus, l'immigrant peut devenir Néo-Québécois. [...] Loi d'airain de

l'autochtonie, de ceux qui sont issus de cette terre, les habitants. (p. 124)

Qu'est-ce qu'une «nation pleinement constituée»? À partir de quel moment peut-on dire avec certitude qu'elle l'est? Quelles sont celles qui, avec le Canada, font partie de ce groupe dont le Québec est toujours exclu? Si le Canada est une «nation pleinement constituée», comment peut-on expliquer les secousses auxquelles le récent débat *constitutionnel* le soumet? Et le Canada dont parle Heinz Weinmann, n'est-il pas le même Canada qui a joué la carte de l'accueil à l'«Autre» (les immigrants) pour mieux contenir l'«Autre» (les nations indiennes, les francophones)? Bref, lorsqu'on s'interroge sur le sort que les Québécois réservent aux immigrants, lorsqu'on suspecte chez eux un ethnocentrisme, pourquoi faut-il toujours référer à des modèles abstraits de perfection et d'harmonie à côté desquels le Québec aura toujours l'air de souffrir d'une maladie honteuse? pourquoi faut-il toujours faire l'apologie d'un cosmopolitisme qui magiquement transcende l'histoire et la politique?

À l'État, qui offre — j'en conviens — de bien tristes spectacles, Heinz Weinmann oppose une assemblée de premiers chrétiens où les autochtones et les immigrants seraient enfin rassemblés autour du plus petit dénominateur commun: l'innocence politique, le dénuement, l'infortune, la marginalité, l'éloignement du Pouvoir. Le Québec reviendrait alors «aux 'sources pures' d'un christianisme non 'pollué' par ses accointances avec le Pouvoir, avec l'Institution» (p. 251). Doit-on comprendre que, pour accéder à l'âge adulte (?), les Québécois devraient non seulement se ressourcer et corriger les «erreurs» des dernières années, mais aussi limiter leur appétit de pouvoir et se retirer en leurs «âmes»? En fustigeant l'égoïsme et le matérialisme des Québécois, et en soulignant qu'ils ont oublié leur «première vocation», Heinz Weinmann suggère qu'il y a

incompatibilité entre l'exercice du pouvoir et l'«être» québécois: «on ne peut suivre à la fois Dieu et le Diable, l'Esprit et la Matière, Dieu et Argent-Pouvoir» (p. 190; c'est l'auteur qui souligne). Il est plus que temps, dit-il, de sauver le «malade» qui s'inocule lui-même le poison — dont, notamment, l'accord du libre-échange (p. 136).

Dans *Cinéma de l'imaginaire québécois*, le Québec devient d'ailleurs un *hôpital* où l'on soigne tous les éclopés, tant les «habitants» que les immigrants. (La métaphore est bien sûr inspirée de *Jésus de Montréal*.) Le Québec souffre du «narcissisme», de la «suffisance ethnocentrique», de la «pusillanimité», de l'«infantilisme» et de la «cupidité» de ses habitants. Toutefois, en citant Julia Kristeva, Heinz Weinmann laisse entendre — quoique discrètement — que, chez l'étranger, le problème québécois ne serait pas toujours à la source du «mal», qu'il aggrave plutôt une blessure:

L'Église paulinienne prend en compte la division passionnelle de l'étranger, considérant son écartèlement entre deux mondes moins comme une division entre deux pays qu'entre deux ordres psychiques à l'intérieur de sa propre impossible unité. (p. 248; je souligne)

Il est dommage que l'auteur ait étouffé cette voix sous des exhortations et des oppositions entendues. Lorsqu'il demande aux Québécois de rompre définitivement certains liens, de «chasser les fantômes», lorsqu'il décrit le Québec comme une terre moins accueillante que ne le serait le Canada, lorsqu'il fait l'apologie d'une communion des exclus de l'histoire, lorsqu'il rêve d'un «hâvre pour les étrangers», d'une «Église qui rapproche dans une même maison de Dieu, unit dans une même religion, les 'peuples' qui jadis avaient été éloignés, divisés par mille frontières» (p. 248), bref, lorsqu'il réclame une nouvelle alliance susceptible d'apaiser les âmes errantes, n'y a-t-il pas lieu de se demander s'il ne s'efforce pas ainsi de combler des écarts

dont il ne parle pas mais qui tout de même le hantent, et si, dans une certaine mesure, l'image cristallisée d'un Québec «tricoté serré», immature et malade ne lui sert pas de faux-fuyant?